

“Belgiques”: une collection d’histoires brèves pour cerner la belgité

“Belgiques”: a collection of short stories to explore the “belgité”

ISABELLE MOREELS

Universidad de Extremadura

imoreels@unex.es

Abstract

This article studies the “Belgiques” collection, created in 2017 by the Walloon publishing house *Ker éditions* for the purpose of presenting “un portrait en mosaïque de la Belgique” through the publication of two to four short story books under the same eponymous title each year. Following the evolution of this original initiative, which brings together autobiography and fiction, I analyze how, in the present 19-volume corpus, the heterogeneous format of the short stories created by a selection of French-speaking Belgian authors combines a mental cartography of their country by intersecting diachronic and synchronic perspectives, in which the distinctive iconography of each cover plays an important role. This comparative analysis identifies a series of significant motifs and certain “petites mythologies belges” (J.-M. Klinkenberg, 2003), i.e. a kaleidoscope representing a plural and mixed Belgium, which I contextualize within the literary-historical backdrop that affirmed “belgitude” in 1976, by referring to critical works related to this concept.

Key-words

French-speaking Belgian literature, short novels, *Ker éditions*, “belgitude”, mythology.

Resumen

Este artículo se focaliza en el estudio de la colección “Belgiques”, creada en 2017 por la editorial valona *Ker éditions* con el objetivo de presentar “un portrait en mosaïque de la Belgique” gracias a la publicación anual de dos a cuatro libros de novelas cortas bajo el mismo título epónimo. Después de la génesis de esta iniciativa original, que conjuga autobiografía y ficción, analizo cómo, en el corpus actual de 19 volúmenes, el formato heterogéneo de los relatos breves elaborados por un elenco de autores/as belgas francófonos/as permite, en el cruce de perspectivas diacrónica y sincrónica, una cartografía mental de su país, en la cual desempeña un papel relevante la iconografía particular de cada portada. Con esta lectura comparada se identifican una serie de motivos significativos y ciertas “petites mythologies belges” (Jean-Marie Klinkenberg, 2003) en el caleidoscopio de una Bélgica plural y mestizada que contextualizo en el marco histórico-literario tras la afirmación de la “belgitude” en 1976, refiriéndome a trabajos críticos relacionados con dicho concepto.

Palabras clave

Literatura belga francófona, novelas cortas, *Ker éditions*, “belgitude”, mitología.

“Maintenant envie d’un pays mental, d’avaler quelques signes, morceaux de voix, de rester immobile, d’aspirer le mot *Belgique* (*Noble Belgique*)”.
Jacques Sojcher (Sojcher, 1980: 445)

1. Introduction¹

Dans le sillage du questionnement contemporain sur l’écriture du bref, de l’haïku au tweet, il m’a semblé digne d’intérêt de me focaliser, un lustre après son lancement, sur la collection des éditions Ker intitulée “Belgiques”, qui publie exclusivement des recueils de textes qualifiés de nouvelles. Je m’interrogerai sur les objectifs de cette initiative originale et la nature de la participation de l’éventail des auteur(e)s belges retenu(e)s, dans des tonalités très diverses, sans prétendre évidemment épuiser les thématiques du corpus des 19 volumes composant actuellement la collection considérée, vu l’espace limité octroyé à la présente étude. Relever une série de motifs dominants, en un exercice de lecture comparée, permettra d’appréhender certaines “petites mythologies belges” à la suite de Jean-Marie Klinkenberg, en “un clin d’œil fait à Roland Barthes” (Klinkenberg, 2003: 14), qui a redéfini, dans ses célèbres *Mythologies* (1957), la portée sémiologique et sociologique de ce vocable.

Mais avant de situer ce projet éditorial aujourd’hui et d’analyser les lignes de force des brefs récits publiés, il convient de replacer succinctement l’entreprise dans le cadre historico-littéraire de la Belgique francophone. Car elle intervient 80 ans après la parution, le 1^{er} mars 1937, du *Manifeste* du Groupe du Lundi, plaquette d’à peine six pages qui a cependant fait couler beaucoup d’encre, marquant “un moment cardinal dans le débat sur le régionalisme, débat qui renaît toujours de ses cendres” (Meylaerts, 2003: 388). En effet, ses 21 signataires (écrivains wallons, flamands et bruxellois en proportions presque égales) clôturaient leur discours par ce constat: “La prédilection pour le régionalisme au sens étroit du mot est sans contredit l’une des anomalies qui empêche [*sic*] notre littérature de revêtir l’aspect qui lui convient et de tenir la place qu’elle mérite au sein des lettres françaises” (Groupe du Lundi, 1937: 6). Près de 40 ans après ce rejet de “l’esprit de terroir” (*op. cit.*: 5) et le choix subséquent de la majorité des auteurs belges francophones de gommer radicalement dans leurs fictions toute indication géographique, culturelle ou linguistique de leur appartenance nationale, explose en réaction la revendication du concept de *belgitude*. Or le terme adopté – écho subversif de celui de *négritude* –, lancé par Claude Javeau et Pierre Mertens à l’occasion de la publication du dossier “Une autre Belgique”, placé sous la coordination de ce dernier

1 Je voudrais remercier la *Junta de Extremadura* et le *FEDER* pour le soutien économique apporté à mon groupe de recherche *CILEM* (*Lenguas y Culturas en la Europa Moderna: Discurso e Identidad*), qui a contribué à la réalisation, à l’étranger, de mes recherches bibliographiques consacrées au thème étudié ici. Je souhaiterais aussi exprimer ma reconnaissance à l’éditeur Xavier Vanvaerenbergh pour avoir accepté de m’accorder un entretien personnel afin de répondre à mes questions et de m’apporter de précieuses informations, ainsi qu’à Vincent Engel, directeur actuel de la collection “Belgiques”, car il a également offert d’éclaircir mes doutes.

écrivain dans l'hebdomadaire français *Les Nouvelles littéraires* (n° 2557, 4-11 novembre 1976), bat au cœur des *Belgiques*, objet de notre réflexion.

2. Genèse et format de la collection “Belgiques”

La collection patrimoniale “Belgiques” a été conçue à partir d’une idée de Marc Bailly, qui avait commenté à Xavier Vanvaerenbergh, directeur des éditions Ker depuis leur création en 2009, qu’il serait intéressant d’inviter des hommes et femmes de lettres belges à rédiger des histoires dans le contexte spécifique de leur pays. Le rédacteur en chef de la revue Internationale de l’Imaginaire *Phénix* envisageait une perspective plutôt folklorique, en fonction d’une centaine de thèmes prédéterminés. Désireux de demander aux auteurs choisis d’ouvrir plus largement le champ de leur vision de la Belgique, le responsable de la jeune et dynamique maison d’édition wallonne² adapte la proposition initiale de l’instigateur du projet et, ayant obtenu son accord enthousiaste, il lui confie la houlette de la nouvelle collection. Celle-ci, lancée en 2017, se propose de faire paraître chaque année, à la rentrée d’octobre, trois tomes, quoiqu’en 2019 n’en aient été publiés que deux, et que le chiffre de quatre semble s’être imposé depuis 2021.

À partir de 2020³ figure désormais systématiquement sur la quatrième de couverture de chaque ouvrage de la collection “Belgiques”, sous la photo et la brève présentation de son auteur (généralement en quatre lignes), le même commentaire définissant les objectifs et les axes thématiques de la série:

Belgiques est une collection de recueils de nouvelles. Chaque recueil, écrit par un seul auteur, est un portrait en mosaïque de la Belgique. Des paysages, des ambiances, du folklore, des traditions, de la gastronomie, de la politique, [des amours,] des langues, [des souvenirs ancrés dans l’enfance]... Tantôt humoristiques, [joyeux,] tantôt doux-amers, chacun de ces tableaux impressionnistes est le reflet d’une Belgique: celle de l’auteur (Quaghebeur, 2022: 4^e de couverture)⁴.

Le ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles a accueilli très favorablement cette initiative de faire connaître en kaléidoscope les diverses réalités du pays à

2 Sise en Brabant wallon, elle est baptisée Ker, selon le vocable signifiant “village” en breton, afin de souligner l’accent mis sur l’esprit d’équipe entre auteurs, lecteurs, libraires, journalistes et éditeur.

3 C’était déjà le cas pour le volume de Frank Andriat publié en 2019 (exceptionnellement au mois de mars), mais pas pour celui de Jean Jauniaux sorti en octobre de la même année.

4 Remarquons que, sur la page du site des éditions Ker relative au volume de Marc Quaghebeur (<https://www.kerditions.eu/librairie/belgiques/marc-quaghebeur/>) – que je prends comme modèle car il s’agit du dernier tome édité (19) au moment où j’écris ces lignes –, ont été ajoutés, dans ce même paragraphe de présentation, les mots que j’ai indiqués entre crochets alors qu’y ont disparu “du folklore”, “de la gastronomie” et “humoristiques”. Ces modifications minimales figurent aussi sur les pages internet réservées aux trois autres ouvrages publiés simultanément (en 2022), ainsi que sur celle concernant le recueil de Luc Dellisse (2021), dont la quatrième de couverture de l’édition papier est la seule à inclure ces variations.

travers les témoignages de représentants de choix de la littérature belge francophone. Elle a effectivement doublé le montant du subside sollicité par Xavier Vanvaerenbergh au moment de la conception de la collection, ce qui permet de maintenir le prix démocratique des volumes (12 euros) quel que soit leur nombre de pages, oscillant généralement entre 100 et 150 –78 pour le moins épais (Françoise Lalande, 2018) et 210 pour le plus fourni (Grégoire Polet, 2022). Une généreuse subvention bienvenue pour un projet éditorial qui constitue une gageure parce que les recueils de nouvelles sont en majorité plus difficiles à vendre. Selon le constat de Franck Evrard, “[c]onsidérée comme un genre mineur, second par rapport au roman, la nouvelle semble vouée aujourd’hui à une certaine marginalité”, le théoricien allant jusqu’à utiliser l’épithète de “discrédité” à son égard (Evrard, 1997: 4).

De manière inusitée, le directeur de Ker éditions tient à ce que le titre de tous les tomes soit identique: *Belgiques*, bien que dix d’entre eux portent un sous-titre indiqué en dessous du titre à l’intérieur du volume⁵, pour préciser la perspective particulière embrassée par l’écrivain. Ainsi, le néologisme du sous-titre “Les politichats” de Frank Andriat annonce la couleur d’un recueil teinté d’un savoureux humour caustique. En effet, à travers des chats *librement inspirés* de figures de politiciens –avec les jeux paronymiques sur les patronymes (*Chtaline*) ou réinterprétations de sigles (FGTB des *Félins Généreux Travailleurs Belligérants*) que cela implique–, se trouve croqué le monde politique belge, avec un regard porté des *aristochats* aux *clochats*⁶. Parallèlement, mais dans un tout autre style, le sous-titre “Chemins de femmes” de Marianne Sluszny prévient le lecteur de l’orientation féminine du volume. Chacune des neuf nouvelles y correspond au récit autodiégétique d’une Belge qui a vécu au moment de la guerre 14-18 ou, dans le cas de la dernière narration, en a souffert les dramatiques séquelles même un siècle plus tard: “Comme jadis et pour l’éternité, c’était la guerre” (Sluszny, 2020: 121).

Si l’identité du titre des recueils et de sa typographie assure l’unité de la collection, en revanche, répondant à l’idée clé de *mosaïque* de la série, les couvertures en varient. Leur iconographie originale, particulièrement soignée, est toujours confiée, pour les 19 tomes publiés, aux bons soins de la même graphiste, Eva Myzeqari, alors que des illustrations n’apparaissent pas souvent à l’intérieur des ouvrages⁷. Les couvertures reflètent, sur fond

5 Seule exception à ce principe, pour des motifs personnels, le deuxième tome de la collection, où c’est sur la couverture elle-même qu’apparaît le sous-titre *Dans les griffes du Doudou* (Alain Dartevelle, 2017).

6 À noter qu’à ce jour, ce livre, dont le bandeau proclame “Neuf portraits cocasses de nos stars politiques transformées en chats. [...] À miauler de rire!” (Andriat, 2019), est celui qui a atteint le plus haut chiffre de ventes, aux environs de 1000 exemplaires, soit à peu près le double de la moyenne des autres tomes.

7 Pour le troisième tome, signé par Vincent Engel –le seul reprenant la totalité de textes précédemment édités dans une revue–, ont été conservés en son milieu les dessins en couleur de Benjamin Cuvelier qui accompagnaient initialement chaque récit, d’où la publication du livre sur papier glacé et son poids supérieur en comparaison avec le reste de la collection, imprimé sur papier bouffant. Quelques volumes contiennent des illustrations en noir et blanc: une photo (et ponctuellement un dessin) en tête de chaque nouvelle d’Yves Wellens, une photo en ouverture de l’ouvrage de Jean Jauniaux, tandis que Laurent Demoulin inclut des culs-de-lampe et des fleurons outre deux dessins et la reproduction d’une toile.

d'une couleur dominante différente pour chaque volume, des thématiques spécifiques propres à celui-ci, donnant systématiquement lieu à un dialogue avec l'auteur pour aboutir à une sélection consensuelle. Or les motifs judicieusement choisis pour servir d'accroches aux lecteurs potentiels témoignent déjà des multiples aspects de la Belgique présentés dans les recueils successifs. Il s'avère significatif que, pour le tome de Vincent Engel, paru lors de la journée de lancement de la collection, figurent sobrement en vis-à-vis les profils des deux animaux emblématiques des communautés linguistiques principales de la Belgique: le lion flamand et le coq wallon. Car, tout au long des récits truffés d'humour et d'ironie de ce volume, qui propose une réinterprétation futuriste particulière du paysage politique du royaume devenu une république appliquant le principe de la démocratie délibérative, reviennent les sympathiques personnages de Bart et d'Elio⁸. Habitant respectivement Anvers et Mons –c'est-à-dire des territoires de langues officielles opposées–, ils représentent le parangon d'une amitié indéfectible, malgré le rapport de force entre les pouvoirs néerlandophone et francophone du pays. Si l'on prend un exemple d'un style différent appartenant au dernier quatuor de *Belgiques* publié, la couverture de Grégoire Polet évoque, à travers une multitude de menues silhouettes, le grand nombre de protagonistes qui interviennent dans les cent micro-récits de son recueil sous-titré *101 détails*. Quant à la photo de salle de bistrot servant d'arrière-plan d'image, elle souligne le fait que l'écrivain a rédigé ses narrations dans de nombreux cafés, cafétérias, bars, estaminets, brasseries (presque tous de l'agglomération bruxelloise), qu'il énumère d'ailleurs au terme du livre.

En ce qui concerne la palette des auteurs accueillis sur invitation dans les *Belgiques*, elle regroupe surtout des noms masculins à ses débuts, puis, après l'inclusion de quelques femmes, un équilibre de deux écrivains de chaque sexe s'est instauré annuellement depuis que Vincent Engel a repris les rennes de la collection en 2021. On y dénombre des romanciers, nouvellistes, dramaturges, poètes, essayistes, critiques, chroniqueurs, en majorité déjà renommés, primés pour leurs œuvres, ou même, dans le cas de Véronique Bergen, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique⁹. La diversité des horizons littéraires dont proviennent les auteurs entraîne évidemment des écritures hétérogènes, que l'étiquette hybride de la nouvelle autorise, puisque les définitions de

8 Le choix des prénoms de ces responsables anodins d'un commerce de gaufres chaudes et d'une entreprise d'électricité n'est évidemment pas innocent, comme celui d'autres actants du volume; d'ailleurs, les illustrations de Benjamin Cuvelier confirment leurs liens avec des personnalités existant en chair et en os. Signalons aussi, parmi divers clins d'œil intertextuels, avec une note précise en bas de page à ce sujet (Engel, 2017: 12), la référence à la fiction politique *Bart chez les Flamands* (2012) de Frank Andriat, auteur littéralement cité dont la narration invente l'assassinat: "ce pauvre écrivain victime d'un extrémiste flamingant qui ne lui pardonnait pas d'avoir écrit un roman pamphlétaire imaginant une Wallonie richissime et une Flandre ruinée" (Engel, 2017: 11-12).

9 Pour Luc Dellisse, son élection au sein de l'organe officiel suprême de légitimation littéraire en Belgique (le 11-09-2021) coïncide quasiment avec la publication de son recueil *Belgiques* en octobre 2021. Ajoutons qu'il était programmé que Jacques De Decker, ancien secrétaire perpétuel de ladite Académie, rédige un ouvrage pour la collection, mais son décès brutal l'a empêché de mener à terme ce projet.

celle-ci proposées par les théoriciens sont plutôt lâches: “genre littéraire caractérisé par sa brièveté, la concentration d’une action menée par des personnages en nombre restreint, l’aspect surprenant de l’intrigue ou de la chute brutale” (Lits, 1995: 142), s’y ajoutant généralement le critère de réalisme ou vraisemblance. Si l’éditeur présente d’emblée “Belgiques” comme “une collection de recueils de nouvelles”, se trouvent en fait rassemblés, sous cette catégorisation générique, aussi bien des narrations qui répondent aux modèles classiques, avec un art consommé de la chute¹⁰, que d’autres, de facture moins conventionnelle. L’ouvrage de Colette Nys-Mazure insère même des poèmes en vers libres entre les histoires racontées, quoique leurs titres, pourtant inclus dans la table des matières du livre, ne figurent pas au sommaire de sa quatrième de couverture. Mais la constante est la relative concision des récits réunis dans chaque tome qui en compte le plus souvent entre huit et quinze, avec les minima de trois pour Giuseppe Santoliquido et cinq pour Françoise Lalonde, ainsi que le maximum de cent pour Grégoire Polet (sans l’avant-propos). Selon des alchimies variées propres aux plumes retenues, les volumes contiennent des textes qui, en accord avec le statut d’un recueil de nouvelles, “forment un ensemble cohérent, chacun d’eux occupant une place précise et remplissant un rôle déterminant par rapport à un projet fédérateur” (Evrard, 1997: 6).

3. Une cartographie mentale de la Belgique

Les consignes transmises aux auteurs invités à participer à la collection “Belgiques” touchent, d’une part, la brièveté des récits, et, d’autre part, leur contenu, qui doit viser à rendre l’“esprit belge”, pour reprendre la formulation du directeur des éditions Ker. Car celui-ci souhaite combler un manque en essayant de cerner cette caractéristique nationale difficilement captée par les étrangers et maladroitement associée à l’idée floue de surréalisme¹¹, utilisé comme catégorie fourre-tout. Selon le témoignage de Xavier Vanvaerenbergh,

il y a une part de notre identité qui vient évidemment du métissage flamand wallon germanophone [...]. Je trouvais que le médium de la nouvelle était tout à fait adapté pour explorer ça. Mais je n’avais pas envie de le prédéfinir et certainement pas par le folklore. Pour moi, c’est beaucoup plus profond et plus riche que ça: Benoît Poelvoorde n’est pas Benoît Poelvoorde parce qu’il y a les Blancs Moussis¹².

10 Il peut être affirmé que “[c]lôturer le récit par une *chute* savoureuse, c’est élever le genre [de la nouvelle] au rang de l’*art*” (Payfa, 1999: 74); toutefois, ce type de dénouement ne se considère pas de manière unanime comme un des critères définitoires de la nouvelle.

11 Rend bien compte de cet usage galvaudé du vocable l’entrée “surréaliste” de l’abécédaire ironiquement mordant de Patrick Roegiers, qui, après une kyrielle d’une page d’exemples de syntagmes nominaux figés pris comme points de comparaison, tels que “opéra wagnérien” ou “orgie romaine”, déclare: “on peut dire que la Belgique est un pays surréaliste” (Roegiers, 2003: 417).

12 Transcription par mes soins de l’entretien personnel réalisé par vidéoconférence le 13-04-2023.

À travers ce “portrait en mosaïque de la Belgique” (*cf. supra*) demandé à chaque nouvelliste se profile la belgitude¹³, à laquelle se réfèrent occasionnellement certains d’entre eux dans leurs recueils, comme Rose-Marie François, qui s’exclame: “Telle est ma belgitude: pur métissage!” (François, 2022: 22)¹⁴, lorsqu’elle énumère ses ascendants. Colette Nys-Mazure s’appesantit davantage sur cette notion dans le texte introducteur de son volume, intitulé “D’entrée de jeu”: “Lorsqu’il m’a été proposé de participer à la collection *Belgiques*, l’idée de scruter des paysages familiers m’a stimulée, moi, fière de ma Belgitude, désireuse de propager la *bonne nouvelle* de chez nous au-delà des frontières” (Nys-Mazure, 2021: 5). De plus, elle insère en note en bas de page la définition du mot selon la Wikipédia. Pourtant, il conviendrait mieux, en ce sens, d’utiliser le vocable “belgité”, qui exprime “une *belgitude* sans souci” (Almeida, 2013: 108), “positive et non revendicative [...] fruit d’un nouveau contexte conceptuel et civilisationnel” (*op. cit.*: 110). Plus de quatre décennies après le questionnement polémique “Y a-t-il une belgitude?”, qui cristallisait une interrogation identitaire, culturelle et politique, le terme “belgité” correspond à “une volonté de formuler une forme d’être-au-monde en dehors des tremblés propres à l’énonciation de la Belgitude” (Quaghebeur, 2015: 47). Cependant, force est de constater que, dans l’usage courant, le substantif “belgité” apparaît très peu, son aîné “belgitude” recouvrant souvent son acception et ayant obtenu avant lui son entrée dans les dictionnaires.

Pour capter les traits identitaires des Belges et de leur pays, les auteurs inclus dans la collection, nés de Tournai à Liège, en différents lieux de Belgique¹⁵ –à Bruxelles, en Brabant wallon, en Hainaut, en province de Namur, *etc.*–, nous font voyager sur tout leur territoire. Ainsi, de la capitale européenne, ils nous montrent aussi bien “le défi de déchiffrer un grimoire de pierres” (Bergen, 2020: 57) sur sa grand-place, que ses vastes espaces verts: le populaire parc Josaphat avec notamment sa statue en bronze de Borée et “son souverain mépris envers les captifs du temps qui passe” (Dartevelle, 2017: 126) ou celui de Wolvendael, “précieux trésor” (Nguyên, 2021: 30). Ces écrivains francophones (dont certains, comme Rose-Marie François, affirment haut et fort leur plurilinguisme) nous mènent aux quatre coins de la Wallonie, urbaine ou rurale, de la ville de Mons aux forêts des Ardennes, mais également en Flandre, jusqu’au bord de la mer du Nord, dans le Zwin où “[l]a brume est une forme de regard” (Quaghebeur, 2022: 52)¹⁶. Nous voici même transportés indirectement au Congo belge, grâce à la visite du Musée royal de l’Afrique Centrale de Tervueren, aux portes

13 Sur le site de Ker éditions figurait d’ailleurs, comme commentaire d’accroche de la collection: “Où on laisse libre cours à sa... belgitude” (<https://www.kerditions.eu/>).

14 Notons qu’annoncé sur le site personnel de Rose-Marie François, son recueil *Belgiques* y est sous-titré “Quelques récits pour dire ma belgitude”, alors qu’en réalité le livre ne porte pas de sous-titre au sein de la collection (<http://www.rosemariefrancois.eu/index.php?option=publicationdetails&id=757&lg=fr>).

15 Exception faite de Tuyêt-Nga Nguyên, originaire du Viêtnam et arrivée à l’âge de 18 ans en Belgique, dont elle a pris la nationalité.

16 J’ai choisi ici quelques exemples d’ancrages spatiaux, architecturaux ou naturels, reflétés dans les illustrations des couvertures des volumes: les façades à pignons bruxelloises (Bergen, 2020), le beffroi de Mons (Dartevelle, 2017), des sapins ardennais (Baba, 2017), les dunes du Zwin (Quaghebeur, 2022).

de Bruxelles; toutefois, ne s’y reflète-t-il pas “davantage l’imaginaire colonial que la réalité africaine?” (Torrekens, 2020: 39).

La promenade mentale offerte au fil des divers tomes des *Belgiques* répond autant à une perspective synchronique que diachronique, car se trouvent rappelés aux lecteurs des événements clés du passé de la Belgique depuis son indépendance en 1830, faits qui ont parfois inscrit le nom de la nation dans l’histoire mondiale. Par exemple, sont mentionnés avec fierté la construction, entre les deux villes belges Bruxelles et Malines, de la première ligne de chemin de fer sur le continent européen, inaugurée le 5 mai 1835 (François, 2022: 103; Nys-Mazure, 2021: 133), et le cinquième Congrès Solvay de 1927 à Bruxelles, avec notamment la présence d’Albert Einstein et de Marie Curie (Bergen, 2020: 37-45). Si, dans le premier cas, l’exploit ferroviaire, factuel, n’occupe que quelques lignes au passage dans les récits des deux auteures citées, Véronique Bergen, quant à elle, soumet la rencontre scientifique historique au filtre de son imaginaire dans la nouvelle intitulée “Bruxelles, capitale quantique”. Elle divise sa narration en cinq sections, selon les couleurs différentes d’autant de chambres du luxueux hôtel Métropole où logent les éminents physiciens attendus, afin d’aborder leurs figures, leurs découvertes géniales et leurs excentricités. Utilisant tantôt une voix hétérodiégétique, tantôt le discours indirect libre pour se glisser dans les pensées des chercheurs choisis qui ont réellement assisté à la célèbre conférence, elle va jusqu’à utiliser la première personne du singulier pour se fondre dans le point de vue de la femme de ménage excédée, chargée d’effacer les équations dont les murs ont été barbouillés.

Néanmoins, les souvenirs des périodes tragiques vécues par la Belgique occupent aussi de nombreuses pages. Tandis que Marianne Sluszny s’est concentrée sur la Grande Guerre dans l’entièreté de son recueil, l’empreinte des souffrances de la Deuxième Guerre mondiale apparaît dans des récits de plusieurs nouvellistes, de l’Exode à l’occupation nazie sans oublier l’offensive von Rundstedt dans les Ardennes belges. Les déportations des juifs à Auschwitz, leitmotiv dans le volume de Véronique Bergen, en filigrane chez Françoise Lalande, sont aussi évoquées par Marc Quaghebeur lorsqu’il retrace de manière détaillée, dans “L’ombre d’Abraham” (Quaghebeur, 2022: 15-37), l’essence de la trajectoire artistique de Sarah Kaliski dont le père a disparu dans le camp d’extermination maudit. D’autres drames hantent certains tomes, telle la catastrophe minière de Marcinelle survenue au charbonnage du Bois du Cazier le 8 août 1956, remémorée avec une vive émotion aussi bien par Jean Jauniaux que par Rose-Marie François. Le premier raconte les faits à travers le récit d’un camarade d’enfance italien qui y a perdu son père, “intensité des confidences échangées par deux garçonnets avec la solennité qu’inspirent les grands deuils” (Jauniaux, 2019: 51), alors que la seconde nous livre un poème qu’elle a précédemment publié à ce sujet (François, 2022: 84-86). Plus proches dans la mémoire collective, les douloureux attentats terroristes de Bruxelles du 22 mars 2016, à l’aéroport de Zaventem et dans la station de métro Maelbeek, inspirent Giuseppe Santoliquido et Tuyêt-Nga Nguyễn, ainsi que Françoise Lalande, pour

souligner leur effet fédérateur: “Ici, les assassins barbus ont perdu la bataille, les Bruxellois pleurent mais s’unissent, et les lâches restent avec leurs bombes et leur haine” (Lalande, 2018: 44).

Parallèlement, le regard des écrivains de la collection se pose, au présent, sur la situation politique de la Belgique, transposée ironiquement tout au long des recueils de Vincent Engel et de Frank Andriat, à travers des jeux fictionnels déjà mentionnés. Le destin national paraît très compromis pour certains, tel Yves Wellens constatant: “Et le pays expira” (Wellens, 2018: 107). Les tiraillements entre les deux principales communautés linguistiques, néerlandophone et francophone, amènent plusieurs nouvellistes à augurer la scission du territoire: “le dépeçage de l’État en deux républiques, la Flamande et la Wallonne” (Torrekens, 2020: 120), ou en “quatre nouveaux pays”: “la République des Flandres, Bruxelles-district européen, le Royaume résiduel de Wallonie et le petit saint Empire germanique d’Eupen” (Demoulin, 2021: 61). Cependant, même souvent égratignées, les figures des membres de la famille royale belge sillonnent les pages des *Belgiques*. Tantôt, elles passent par le filtre souriant de la fiction, comme chez Frank Andriat, où nous assistons aux présentations d’un couple particulier aux enfants prénommés Élisabeth et Gabriel: “Moi, c’est Philippe, mais on me surnomme Flupke, et ma délicieuse épouse qui nous rejoint, c’est Mathilde” (Andriat, 2019: 62-63), en écho aux souverains régnant actuellement. Tantôt, dans les titres d’une série de récits, apparaissent les noms précis des descendants de la dynastie ou le vocable “roi” désignant l’un d’eux¹⁷. Ainsi en est-il pour le monarque Léopold II (Bergen, 2020: 47-55; Polet, 2022: 103¹⁸; Torrekens, 2020: 35-46) et sa nièce, Joséphine de Belgique, “de loin la plus lourde croix de ses parents” (Leroy, 2022: 116), la reine Élisabeth (François, 2022: 33-36) et le roi Baudouin (Polet, 2022: 157; Torrekens, 2020: 47-52). Nous relevons donc ici l’une des “petites mythologies belges” épinglées par Jean-Marie Klinkenberg, qui remarquait *cum grano salis*, dans le chapitre de son essai intitulé “Ovationner le roi”, que “la Belgique a besoin de monarchie comme de pain” (Klinkenberg, 2003: 39), parce que la royauté semble former le ciment de son unité.

Composent bien sûr également le tissu identitaire de la Belgique ses personnalités artistiques, présentes dans divers recueils de nouvelles, à l’exemple des peintres Paul Delvaux, dont le souvenir plane sur Saint-Idesbald (Bergen, 2020: 6; Jauniaux, 2019: 83-84), René Magritte, saisi dans sa dimension de “frimeur, typique des diseurs de bonne aventure

17 Par contre, aucune mention du nom du roi Albert II dans la nouvelle intitulée “Un jour, mon père viendra”, qui relate de manière détaillée “le scandale de la progéniture royale cachée” (Torrekens, 2020: 60) et la victoire de l’amie du narrateur homodiegétique pour “briser l’omerta” (*op. cit.*: 62), c’est-à-dire obtenir la reconnaissance de la paternité de sa naissance illégitime au terme d’une longue bataille juridique, comme ce fut le cas bien réel de Delphine Boël.

18 Sous le titre “Léopold II”, ce micro-récit de neuf lignes à peine dépeint la triste destinée des enfants du souverain, avant une chute acide: “Dire qu’on jalouse les familles royales” (Polet, 2022: 103). Mais signalons le lapsus: “[Léopold II] eut une fille aussi, Charlotte, qui fut impératrice du Mexique, que ses sujets lièrent à un poteau et qu’ils fusillèrent” (*ibid.*), puisque c’est le mari de cette princesse, Maximilien I^{er}, qui mourut de la sorte, alors qu’elle-même décéda dans le château belge de Bouchout 60 ans plus tard.

re” (Dartevelle, 2017: 19), Sarah Kalisky “au désir infini venu de l’inguérissable absence” (Quaghebeur, 2022: 34), avec, du côté flamand, James Ensor “se créant son propre univers de masques et de grimaces, de clowns et de pitres” (Nguyễn, 2021: 97). À côté de ces figures incontournables en sont présentées d’autres, moins renommées ou carrément tombées dans l’oubli, telle la peintre Anna Boch que Grégoire Polet ressuscite en rappelant la malheureuse destruction de son hôtel de maître (Polet, 2022: 24-27). Alors que le cinéma est plutôt négligé, dans le domaine musical, des clins d’œil sont adressés aux chanteurs Plastic Bertrand ou Sandra Kim; leur collègue poète Julos Beaucarne, “étoile parmi les étoiles” (François, 2022: 127), bénéficie de plus d’une référence; et n’est pas omis le souvenir du compositeur d’opéras André Grétry, belge avant la lettre en raison de sa naissance à Liège en 1741. Surgit évidemment aussi Jacques Brel, dont “que de Français” croient qu’il “est des leurs. Mais où ces ignares situent-ils *Le Plat Pays*? Et *Les Fla- les Fla- les Flamandes*? Et le temps où *Bruxelles brusselait*? Et *Ay Marieke Marieke le ciel flamand [...]*” (*op. cit.*: 124). Voilà bien, pour l’auteur-compositeur-interprète bruxellois (plus précisément schaarbeekois), pourtant choisi comme “le plus grand Belge”¹⁹, le résultat de cette stratégie de “monter à Paris” afin d’obtenir le succès car “[l]a règle générale est que la reconnaissance de l’artiste va de pair avec l’évacuation de ses origines” (Klinkenberg, 2003: 44), note le sémioticien liégeois lorsqu’il analyse cette autre “petite mythologie belge”.

Comme il se doit, occupent un rôle important dans ces “tableaux impressionnistes” (*cf. supra*) de la Belgique les évocations des écrivains appartenant à l’histoire de la littérature belge francophone, de Charles De Coster à Amélie Nothomb en passant par Georges Simenon, sans oublier le scénariste et dessinateur Hergé, père de Tintin. Marc Quaghebeur, par exemple, consacre successivement plusieurs de ses narrations à Michèle Fabien (Quaghebeur, 2022: 57-76), Jean-Claude Pirotte (*op. cit.*: 77-89), Paul Willems et Jean Louvet (*op. cit.*: 103-104). Si la Flandre apparaît indirectement derrière le profil du poète d’expression française Émile Verhaeren, tracé “au fléau du vent et de la mer du Nord, parmi les oyats qui sont des brins de fougère” (Polet, 2022: 30), au moment singulier où il est accueilli par Maria Van Rysselberghe dans une maisonnette des dunes, la silhouette de l’écrivain flamand majeur Hugo Claus (François, 2022: 21; Lalande, 2018: 65-66) ne manque pas dans ce panorama littéraire. Mais correspondent aussi à des tesselles de la mosaïque des *Belgiques*, des confrères français qui ont franchi la frontière du nord de l’Hexagone, comme Guillaume Apollinaire résidant un temps à Stavelot, Paul Verlaine blessant Arthur Rimbaud dans une dispute lors de leur séjour au “Petit Royaume”, selon l’expression de Françoise Lalande (Lalande, 2018: 69-76).

19 Lors d’un célèbre concours organisé fin 2005 par la télévision belge francophone RTBF parallèlement à son homologue néerlandophone VRT, Jacques Brel fut élu par les téléspectateurs francophones au premier poste de la liste des dix plus grands Belges de tous les temps –notons qu’il devançait d’une place le roi Baudouin I^{er} de Belgique, reflet de cet attachement populaire à la monarchie souligné ci-dessus.

Remarquons le poids des dédicaces et des exergues²⁰ de nombreux récits de différents recueils, qui constituent généralement autant d'hommages à des Belges ayant marqué leur pays. Ainsi sont dédiés à Jacques De Decker, après son décès, les narrations "Place des Palais" de Michel Torrekens (Torrekens, 2020: 85-90) et "Des Belges à Riga" de Rose-Marie François (François, 2022: 47-48), de même que le volume entier de Luc Dellisse –qui succèdera à son fauteuil à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique–, tandis que Marianne Sluszny lui adresse une note de profonde gratitude à la fin de son histoire intitulée "Nicole" (Sluszny, 2020: 41). Quoique souvent signées du nom de disparus, les épigraphes appartiennent quelquefois à des personnalités contemporaines, comme celles de toutes les nouvelles du tome de Frank Andriat, systématiquement extraites de diverses chansons de Stromae.

Parmi les aspects récurrents relevés par les écrivains pour brosser le portrait de leur Belgique, il reste encore à signaler pêle-mêle des expériences sociales telles que les joies du voyage en train, le scoutisme vanté par des adolescentes, l'engouement pour les exploits de l'équipe nationale de football des Diables Rouges ou le cyclisme. Répond bien à la "petite mythologie belge" que "[l]e cyclisme est plus qu'un sport national. C'est une pratique patriotique. Une prière. Le vélo permet en effet de s'approprier le pays" (Klinkenberg, 2003: 25), la nouvelle de Laurent Demoulin intitulée "Noir, jaune, roche" (Demoulin, 2021: 63-70). Car le lecteur y assiste à la lutte du personnage Philippe Brankart –hommage implicite au coureur cycliste liégeois Jean Brankart, décédé un peu plus d'un an avant la parution du recueil– pour gagner la course Liège-Bastogne-Liège au terme de la rude côte de la Roche-aux-Faucons, ce qui correspond au parcours actuel bien réel de cette compétition.

Par ailleurs, figurent dans le curriculum de la Belgique des éléments peu glorieux que les auteurs de la collection ne négligent pas de rappeler. D'un point de vue architectural, ils nous font entendre "le cri des pierres qu'on assassine, qu'on démolit, folie de la bruxellisation" (Bergen, 2020: 64) et nous observons, impuissants, à Bruxelles, la destruction programmée du bâtiment de la Maison du Peuple édifié par Victor Horta, ou les dégâts provoqués par la construction de la Jonction ferroviaire Nord-Midi. À la suite de Véronique Bergen, constatant avec "Le Sourcier des Marolles" qu'"on gentrifie à la louche, grimpette des loyers, on torréfie les quartiers populaires pour y placer des résidents européens, des néo-bobos français, des technocrates" (*op. cit.*: 20), Grégoire Polet dénonce également la gentrification du centre de la capitale (Polet, 2022: 68-71). D'autres drames humains sont commentés, qui ont couvert le pays de honte dans les médias à l'étranger. Il s'agit des crimes "des plus grandes stars belges de tous les temps: les pédophiles" (Leroy, 2022: 66), avec la chasse consécutive aux délinquants sexuels présumés et ses tragiques bavures, ainsi que de la mort de la demandeuse

20 Sans doute est-ce, avec Laurent Demoulin, Jean Jauniaux qui en fait l'usage le plus intensif, car il y inclut des vers extraits de poèmes ou de chansons, des fragments d'articles, de discours, d'un catalogue d'exposition, d'une correspondance d'écrivain, d'un spot, ou même d'un rapport scolaire personnel, cette composante du paratexte occupant parfois jusqu'à la première page entière ou presque de ses narrations.

d’asile nigériane Semira Adamu, asphyxiée lors de sa tentative d’expulsion de Belgique en 1998 (Torrekens, 2020: 33)²¹.

En somme ont été évités dans les récits aussi bien l’écueil du folklore facile, que le danger pour les nouvellistes de se cantonner dans l’autobiographique en peignant leur propre Belgique, au risque de basculer dans l’égocentrisme. Effectivement, si des écrivains décrivent par exemple la pittoresque festivité montoise du Doudou, ou bien proposent des fragments d’autofiction, le témoignage prend une dimension universelle tout en gardant un ancrage belge, et ce, même si certains remémorent des moments poignants de leur vécu personnel. Ainsi se trouve évoquée la perte de nos géniteurs, douloureuse à quelque âge que ce soit: celle de la mère, pour Jean Jauniaux, garçonnet de quatre ans à peine dans “Une année universelle” (Jauniaux, 2019: 113-121), et pour Marc Quaghebeur, à travers “On l’appelait Meringue” (Quaghebeur, 2022: 39-46); celle du père, pour Françoise Lalande, au fil de “Pas des Anges” (Lalande, 2018: 9-40). Les souvenirs, déroulés poétiquement par les auteurs selon des modes différents dans leur intensité dramatique particulière, amènent les lecteurs à partager le sentiment de deuil auquel nous nous trouvons tous confrontés lors des étapes de notre existence. De plus, ces rappels du passé individuel apparaissent intrinsèquement liés à d’autres événements de l’histoire collective du pays ou à des caractéristiques de son cadre urbain ou rural: l’ouverture de l’Exposition universelle de Bruxelles en 1958, chez Jean Jauniaux; la ville de Tournai pendant les années de l’occupation allemande et au cours des décennies suivantes, chez Marc Quaghebeur; la forêt d’Ardenne ainsi que les aléas de la colonisation du Congo, chez Françoise Lalande. Au-delà du déchirement reste l’attachement identitaire, et on songe au constat de Luc Dellisse: “La mémoire est une jouvence. Elle voyage dans le temps. Elle avance et elle recule, elle fait revivre ce qui est mort, puis le renvoie dans l’ombre. On s’accroche aux éclairs de bonheur” (Dellisse, 2021: 15).

Selon les récits des *Belgiques*, le choix d’une voix omnisciente à la troisième personne du singulier alterne avec soit un “je”, souvent plus ou moins autobiographique, soit un tu-toiement empathique employé par des narrateurs complices à l’adresse de leurs protagonistes. De même, la langue française utilisée, sobre ou truffée de jeux de mots, fleurie de métaphores ou semée de tournures familières, reflète la personnalité de chaque écrivain. Mais, dès le titre “La drache” de la nouvelle initiale du volume inaugural de la collection, signé par Luc Baba, nous observons l’affirmation de belgicistes –termes d’ailleurs parfois partagés avec les locuteurs du nord de la France, à l’exemple de “carabistouilleurs” (Engel, 2017: 95). Ils émaillent discrètement maints recueils, tantôt signalés par l’usage de guillemets –“crollés”, comme on disait dans la région” (Demoulin, 2021: 18)–, tantôt fondus dans le discours –“entre Brusseleirs de souche, entre Brusseleirs espagnols [...]” (Bergen, 2020: 20). Ils cohabitent occasionnellement avec quelques mots wallons ou flamands, ou même de patois picard,

21 Remarquons que, pour adoucir son poids, cet événement n’est détaillé qu’en note finale d’une nouvelle qui imagine que tous les sans-papiers sont désormais acceptés hors de la clandestinité en Belgique et relate la prise en charge bienveillante d’une jeune mère réfugiée rwandaise à l’Hôpital des Enfants de Bruxelles.

autant de marques de ce goût pour le métissage linguistique dont témoignait déjà *La Légende d'Ulenspiegel* (1867) de Charles De Coster, roman considéré comme fondateur des lettres belges de langue française. Signalons que le belgicisme “navetteur”, qui apparaît dans plus d'un tome, au lieu de son équivalent hexagonal “banlieusard”, renvoie encore à une “petite mythologie belge”, liée au “tropisme du centre”, que Jean-Marie Klinkenberg détaille au terme de son essai, sous le titre “Être nafeur” (Klinkenberg, 2003: 87-88), rendant ainsi orthographiquement la prononciation typiquement belge.

4. Conclusion

Grâce à l'initiative des éditions Ker, une palette d'écrivains belges d'aujourd'hui a répondu à l'invitation “Dessine-moi une Belgique” (François, 2022: 5), selon la formulation du savoureux pastiche de l'épisode du mouton du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, qui ouvre un des derniers recueils publiés à ce jour. Les tons et styles des narrations du corpus des 19 tomes de la collection “Belgiques” que j'ai analysées varient considérablement, de l'élégie à l'humour le plus débridé, avec des accents occasionnellement cyniques, et ce, parfois au sein d'un même volume, puisque le principe de la juxtaposition des textes brefs le permet. Cependant, ceux-ci poursuivent l'objectif commun d'offrir, au carrefour d'approches diachronique et synchronique, un portrait kaléidoscopique du pays de leurs auteurs, selon diverses perspectives, géographique, socio-politique, artistique, littéraire. Qu'ils recourent au modèle strict de la nouvelle, correspondent à des fragments autofictionnels ou obéissent aux stratégies de la dystopie, ces récits, qui explorent diverses formes de brièveté en alliant réel et imaginaire, permettent de saisir une Belgique plurielle, l'économie du discours exigée obligeant les écrivains à capter la quintessence d'une belgité mûrie, héritée de la belgitude.

Un peu plus de 40 ans après la tumultueuse revendication de ce concept “qui contrait la vassalisation par rapport à la France et l'occultation de notre spécificité propre” (Vantroyen, 2023: 23), alors que “la question du déni d'identité ne se pose plus” (*ibid.*), pour reprendre les termes de Marc Quaghebeur, voici offerte plus posément une cartographie mentale du pays. Cette “Noble Belgique”, que l'hymne national chante “toujours grande et belle” —comme le répétait ironiquement le titre choisi pour un volume collectif publié en 1998 par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, en contrecoup de la belgitude—, est dépeinte, à l'adresse des lecteurs du terroir ou d'ailleurs, selon des couleurs variables. Celles de son métissage intrinsèque, mais aussi celles de ses heures dorées et de ses heures sombres, comme n'importe quelle nation doit l'accepter, et la Belgique surtout par le biais de ce sens de l'autodérision la caractérisant sans doute davantage que d'autres, ce “savoir rire de soi” (Klinkenberg, 2003: 71) qui constitue une autre des “petites mythologies belges” recensées par Jean-Marie Klinkenberg²².

22 Signalons que sa démarche d'auscultation de la Belgique a rebondi sur les *Petites mythologies liégeoises* (en collaboration avec Laurent Demoulin, 2016; réédition révisée en 2022), tandis que Jan Baetens et Karel Vanhaesebrouck se sont attelés aux *Kleine Vlaamse Mythologiën* (2014; 2019 pour la version française).

Laissons le mot de la fin à Amélie Nothomb, dans un discours indirect libre que prête Vincent Engel à sa transposition fictionnelle: “C’était cela, la Belgique, pour les siècles des siècles; un va-et-vient entre le vulgaire et le sublime, entre la boue et les étoiles...” (Engel, 2017: 21).

Références bibliographiques

- ALMEIDA, José Domingues de. 2013. *De la belgitude à la belgité. Un débat qui fit date*. Bruxelles, Peter Lang (coll. Documents pour l’Histoire des Francophonies / Théorie).
- ANDRIAT, Frank. 2019. *Belgiques. Les politichats*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- BABA, Luc. 2017. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- BERGEN, Véronique. 2020. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- DARTEVELLE, Alain. 2017. *Belgiques. Dans les griffes du Doudou*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- DELLISSE, Luc. 2021. *Belgiques. Cet éternel retour*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- DEMOULIN, Laurent. 2021. *Belgiques. L’union fait la douceur*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- ENGEL, Vincent. 2017. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- EVARD, Franck. 1997. *La nouvelle*. Paris, Seuil (coll. Mémo, n° 65).
- FRANÇOIS, Rose-Marie. 2022. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- GROUPE DU LUNDI. 1937. *Manifeste*. Bruxelles, sans éditeur (imprimerie Van Doorslaer).
- JAUNIAUX, Jean. 2019. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- KLINKENBERG, Jean-Marie. 2003. *Petites mythologies belges*. Bruxelles, Éditions Labor / éditions Espace de Libertés (coll. Liberté j’écris ton nom). Rééd.: 2018. Bruxelles, Éditions Labor (coll. Essais, Il était une fois la Belgique).
- LALANDE, Françoise. 2018. *Belgiques. Pas des anges*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- LEROY, Myriam. 2022. *Belgiques. Out of office*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- LITS, Marc. 1995. “La nouvelle entre réel et fiction” in Engel, Vincent (dir.). *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle. Actes du colloque de l’Année nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994*. Frasne, Canevas éditeur, L’instant même, Phi, 142-150.
- MEYLAERTS, Reine. 2003. “1^{er} mars 1937. Le *Manifeste* du groupe du Lundi condamne le régionalisme littéraire. Enjeux nationaux et internationaux de la question identitaire” in Bertrand, Jean-Pierre, Michel Biron, Benoît Denis & Rainier Grutman (dir.). *Histoire de la littérature belge francophone 1830-2000*. Paris, Arthème Fayard, 379-389.

- NGUYÊN, Tuyêt-Nga. 2021. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- NYS-MAZURE, Colette. 2021. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- PAYFA, Jean-François. 1999. *L'Art de la nouvelle*. Gerpennes, Éditions Quorum.
- POLET, Grégoire. 2022. *Belgiques. 101 détails*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- QUAGHEBEUR, Marc. 2015. "Au creuset du moderne, du politique et du soi: la *Belgitude*" in Quaghebeur, Marc & Judyta Zbierska-Mościcka (dir.). *Entre Belgitude et Postmodernité. Textes, Thèmes et Styles*. Bruxelles, Peter Lang (coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie), 23-73.
- QUAGHEBEUR, Marc. 2022. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- ROEGERS, Patrick. 2003. *Le mal du pays. Autobiographie de la Belgique*. Paris, Seuil (coll. Points).
- SANTOLIVIDO, Giuseppe. 2018. *Belgiques. Rien ne vaut ce maintenant*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- SLUSZNY, Marianne. 2020. *Belgiques. Chemins de femmes*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- SOJCHER, Jacques. 1980. "Un Belge peu naturel" in Sojcher, Jacques (dir.). *La Belgique malgré tout (Revue de l'Université de Bruxelles)*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 445-449.
- TORREKENS, Michel. 2020. *Belgiques*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).
- VANTROYEN, Jean-Claude. 2023. "Entretien avec Marc Quaghebeur" in *Le Soir*, 15 et 16 avril, 23.
- WELLENS, Yves. 2018. *Belgiques. Zones classées*. Hévíllers, Ker éditions (coll. Belgiques).